

MERCURE

DE

FRANCE

Les dernières années d'Albert Samain

1931-10-01_Mercure_de_France - Les dernières années d'Albert Samain par LB

Mme Samain s'éteint, le 12 janvier 1899, presque octogénaire. En rentrant à midi de son bureau de l'Hôtel de Ville, le poète a trouvé sa mère terrassée par une congestion et étendue râlante dans l'appartement de la rue Saint-Martin où tous deux cohabitent depuis quinze ans. Il y en a plus de dix-huit qu'ils vivent ensemble.

Coup du destin pressenti et redouté, certes, mais terrible coup à cause des circonstances mêmes de cette fin sans adieu. A partir de cet instant, on peut dire qu'Albert Samain commence à son tour de mourir. Il est déjà touché par la phtisie et son état de santé s'aggrave aussitôt.

D'abord un véritable affolement s'empare de lui à l'idée de vivre seul désormais. Il ne parvient à se reprendre un peu et à retrouver un semblant d'apaisement que grâce aux attentions de sa « chère et bonne sœur ». Celle-ci essaie d'adoucir, à force de délicatesse, les heures sanglotantes de la séparation de ces deux êtres dont l'un s'est tenu dans la dévote et quasi aveugle soumission aux volontés et aux vertus bourgeoises de l'autre. Le voici maintenant livré à l'aléa des services mercenaires. Comment s'y habituera-t-il, s'il s'y habitue? Tenter de reconstituer un intérieur que la vieille maman avait comme ouaté de tendresse n'est point dès lors chose aisée. Plusieurs s'y emploient. Des amis, en particulier M. Raymond Bonheur, ce frère d'intelligence et de cœur, et Alcide Roman, un collègue de la Direction de l'Enseignement à la Préfecture, s'ingénient à l'œuvre pie des consolations qui ne soient pas inutiles paroles, mais servent efficacement, dans son marasme, un célibataire jusqu'alors assez négligent des contingences. D'autant plus désespéré ainsi par l'absence au foyer d'une présence peut-être un peu tyrannique dans son affection, mais à coup sûr tutélaire.

Tous comprennent le pauvre garçon atteint dans ses sources vives. Ils « se travaillent », ainsi qu'il le constate lui-même, afin de lui faire quitter Paris autant pour opérer une diversion à son chagrin dans une maison vide où il erre, comme une âme en peine, de pièce en pièce, que pour tenter de rétablir, par une saison dans une station climatique, une santé déjà fort chancelante et que cette rude secousse achève d'ébranler dans ses intimes profondeurs.

Aux regards des gens avertis, Samain trahit les signes non équivoques d'un homme en proie à un mal caché qui ne pardonne pas. Les symptômes apparents en remontent à l'année précédente. De la vallée de Chevreuse, il écrivait, au début de septembre 1898, à son camarade Alcide Roman pour qui « son amitié, affirmait-il, n'avait pas de secret », ces lignes significatives et prémonitoires:

Figurez-vous que ma villégiature chez Bonheur a été interrompue par un sale et ridicule bobo, comme une espèce de gourme, qui m'est venu au-dessus de la moustache, à l'angle du nez. J'espère que cela n'est pas grave. Le médecin me le dit, mais à la figure, on s'inquiète si vite et la chose présente des côtés si pénibles. Vous me verrez avec un emplâtre (1).

Dans ces conditions, il préfère ne point se montrer. Il garde la chambre, cachant à tous son retour, et ne consent à sortir que pour l'enterrement de Stéphane Mallarmé. A M. Albert Mockel qui le rencontre derrière le cercueil, le malade expose la contrariété qu'il éprouve de

ce qu'il nomme « un maudit furoncle », lent à guérir et d'aspect disgracieux (2). C'était là une manifestation probable de tuberculose avancée. Le soupçonne-t-il? Il ne semble pas. Le docteur Duchâtelet, médecin de Coppée, voyant affecté outre mesure le client occasionnel qui lui a été recommandé, se garde bien, on le conçoit, d'insister là-dessus. Mais le praticien ne se trompe point sur le cas qui est présenté à son examen.

Toutefois, parents et amis ont été discrètement avertis : il y a urgence à emmener Samain dans le Midi. Il s'en va bientôt, en effet, quasiment enlevé par M. Raymond Bonheur qui s'est fort charitablement constitué le guide et l'infirmier de son ami, pendant ce voyage qu'il a imposé malgré les objections et résistances de l'intéressé. Tous deux s'arrêtent à Villefranche-sur-Mer. Ils se logent dans un modeste hôtel-auberge devant la Méditerranée au prix qui serait aujourd'hui inopérant de six francs par journée de pension - pourboires compris.

M. Raymond Bonheur ne reste là-bas, bien entendu, que le temps d'installer et d'acclimater le poète. Quand il le laisse, huit jours plus tard, Samain se sent comme perdu, et, le soir venu, une marée de tristesse monte en lui, immense comme la mer. Malgré les promenades dans le bourg et les environs, lorsque les sorties sont possibles, car il a plu beaucoup cette saison-là sur la Côte d'Azur, malgré le Port-Royal de Sainte-Beuve emporte dans son bagage afin d'en faire son livre de chevet, Samain parvient difficilement à se défendre contre les souvenirs qui le hantent et l'impression de mortel ennui de son isolement. Qui voir? A qui parler? A quoi s'occuper? S'il ne se raisonnait, vite il reprendrait le train pour s'en retourner dans ce logis haut perche de la rue Saint-Martin d'où on l'a contraint de s'exiler, ou il a toutes ses habitudes et où son cœur est demeure, mais dont l'atmosphère lui est devenue pernicieuse. Va-t-il mieux?

« Je suis sur le flanc, avoue-t-il à cette date, il faut me remonter. » Mais il ne s'y emploie, quant à lui, qu'à demi.

Pourtant l'endroit est idéal, dès que le temps veut bien sourire. A l'écart du rastaquouérisme niçois qui ne déborde pas jusqu'au bourg pittoresque, Villefranche, distant de quelques kilomètres des villas mondaines et des palaces envahis par les snobs et les élégants, a gardé une physionomie qui à d'autres heures agréerait fort au poète.

Il sait la voir d'ailleurs et la décrire :

Villefranche est un petit village tout à fait italien de saveur. Maisons peintes de couleurs tendres, escalier tournant en perspective de décor, tas de fruits colorés sous des parasols, petites ruelles étroites pavées de cailloutis, avec une marmaille bruyante qui s'ébat toute la journée, vouîtes et arcades en tohu-bohu et petits sentiers impraticables d'opéra-comique ...

... A mon premier « soleil » ici, en me promenant le matin dans les petites rues fraîches et parfumées de l'odeur des fruits, j'ai eu, en voyant au-dessus de ma tête entre les toits roses rapprochés une belle bande d'indigo, une impression de joie instinctive et physique, vraiment très vive (3) ...

Si la température continue de s'adoucir et le ciel de se montrer clément, le séjour, Samain l'espère, sera propre à vaincre une nostalgie qu'il ne dissimule pas et peut-être ce mal secret sur lequel il n'insiste point. Le grand air roboratif ravive, on dirait, sa faiblesse, si bien qu'il se décide à réclamer de son chef de bureau « un supplément de congé sous forme d'acompte de vacances ». Spontanément, M. Wolff avait déjà pris sur lui d'accorder à son subordonné ponctuel trois premières semaines de repos. M. Bonheur en partant avait surabondamment chapitré ce dernier sur la nécessité de prolonger sa cure le plus longtemps possible. Alcide Roman dans sa réponse a levé tous scrupules en assurant au fonctionnaire qu'en pareil cas à l'Hôtel de Ville on s'arrange entre collègues.

Grâce à la bienveillance de M. Wolff, dûment renseigné par ailleurs, l'expéditionnaire obtient plus et mieux qu'il n'espérait : un congé régulier aux appointements payés. « Je vais essayer de me refaire », annonce-t-il dans sa lettre de remerciement. Maintenant le site qu'il connaît bien l'enchanté et il le décrit d'une plume moins cursive et plus enthousiaste encore qu'à son collègue :

Je me plais toujours beaucoup à Villefranche. Par un ciel de cristal comme celui de ce matin, ce pays est vraiment admirable. Il y a tout autour des coins merveilleux, un entre autres que j'ai baptisé pour moi « l'Archipel ».

Une baie largement ouverte sur la mer entre les promontoires de Beaulieu et de Saint-Jean. La mer complètement déserte y est d'un bleu idéal, d'un bleu vert de plume de paon. Sur ce bleu, l'écume blanche comme la neige, c'est véritablement la mer d'Aphrodite. L'eau est si claire qu'on dirait de l'eau dans une carafe. Pour un homme du Nord comme moi, il y a là une révélation de la beauté de la terre qui exalte doucement (4) ...

En dehors de cette fermentation spirituelle, rien. D'amélioration réelle, aucune, hélas! Le poète rentre à Paris, moins las, moins triste, l'appétit stimule. Pas guéri, pourtant. Il passe les vacances de cette année-là, comme tant d'autres fois, dans le parc ombré de Raymond Bonheur, à Magny-les-Hameaux. Il voit s'achever à regret ce mois de septembre.

Peut-être s'est-il trop imprudemment remis au travail. Il a emporté avec lui, dans sa retraite « du bout du monde », le manuscrit de Polyphème. Il veut connaître l'opinion de son hôte qui deviendra son collaborateur pour la musique des chœurs. Il entend faire ça et là de légères retouches sur les conseils de François Coppee, qui reproche à l'ouvrage d'être peu scénique. De corrections de détail en corrections de détail, l'auteur est conduit à des remaniements de scènes. Et il s'y fatigue outre mesure, dans l'emballement que lui procurent les tâtonnements en vue d'une version définitive.

Je vous parlerai de petits changements à mon Polyphème, écrit-il à son fidèle Roman, et des réflexions de Bonheur à ce sujet. J'ai été heureux de voir que son impression a été bonne et assez semblable à la vôtre, dans l'ensemble. Le rôle de Polyphème et le coup de théâtre de la fin, bien que prévu, l'ont frappé. Il ne voit pas une ligne à changer au rôle de Polyphème qu'à ma place, dit-il, il porterait tout droit à Mounet-Sully, tenté quand même par un risque magnifique ... Nous parlerons de cela (5).

Cet automne-là, aux longues heures de causerie rue Boissonade où Roman invite souvent à sa table son collègue, sous prétexte que le pot-au-feu familial lui vaut mieux que les sauces du restaurant, il n'est question que du drame et des négociations à entamer pour placer l'œuvre à la Comédie-Française. On en parle encore, aux soirées hebdomadaires du Guillaume Tell, où se réunissent les employés de l'Hôtel de Ville. Samain y est plus assidu qu'autrefois. Il sort moins ou plus du tout et le café où s'assemble la société est au rez-de-chaussée de son immeuble.

Il a repris la tâche quotidienne au bureau. Mordu sournoisement à la poitrine, quoi qu'il fasse, il sent que s'épuise, à mesure que décline l'année, la provision d'énergie rapportée du Midi. Le début maussade d'un hiver nauséux et comme pourri de pluie et de boue passe cahin-caha. Ni les attentions de M. et de Mme Roman, ni les propos du Guillaume Tell ne font diversion à des pensées qui prennent naturellement un cours morose. Une sorte de paresse intellectuelle et physique envahit peu à peu Samain. Lui si exact aux gestes traditionnels, c'est à peine s'il satisfait, cette fois-ci, à la correspondance d'usage et aux politesses de déférence qu'il accomplit comme un rite.

Je vais tâcher de prendre mon courage à deux mains, annonce-t-il le 1er janvier 1900 à son ami Paul Morisse, et d'aller en voiture faire ma visite à Coppée. Il y a longtemps que je ne l'ai vu ...

Il ne réalise toutefois cette démarche qu'en février, tellement, en dehors de ses allées et venues à son bureau proche, sortir lui devient à charge. « Je me terre comme un vieil invalide au coin du feu », fait-il savoir à quelqu'un qui s'étonne de son silence, vers la même date.

Dès le mois de mars, il est de nouveau si déprimé, si à bout qu'il se comprend incapable de continuer un service, même allégé. L'obligeance de ses collègues du 3^e bureau et le dévouement de celui qu'il nomme familièrement son « petit Ginet » lui ont pourtant réduit la besogne à chaque vacation. Si bien qu'il ne fait plus quasiment que de la présence. Cela même est bientôt au-dessus de ses forces. Discrètement, M. Wolff, consulté, laisse entendre à l'expéditionnaire qu'un collaborateur en moins, à cette époque de l'année en tout cas, n'est pas une affaire. Plus tard, s'il est besoin, on réglera la chose du côté de la direction du personnel.

Voilà Samain tranquilisé. Mais il s'ennuie à mourir dans son petit appartement où le calfeutre l'inclémence de la température. Il est bientôt excédé de traîner de pièce en pièce « une carcasse toussotante, grelottante et souffrante ». Au début d'avril, il décide de s'en aller à Lille, chez son beau-frère, M. Soulis, où on le réclame. Sans prendre le temps de prévenir ni Alcide Roman, ni Ginet, ni Desmaisons qu'ils n'aient pas à l'attendre au café, ou à monter jusqu'à son cinquième étage, il brusque son départ.

Aussi bien ne fait-il qu'avancer un voyage qu'il pressent à cause de la maladie d'un oncle maternel, septuagénaire, qui lui est très cher et dont on redoute, d'un moment à l'autre, le décès.

D'abord, Samain n'envisage rester dans le Nord qu'une quinzaine de jours. Ensuite, il réfléchit. Il s'avise qu'ayant fait la dépense d'un petit déplacement tout de même onéreux à sa bourse mal garnie, il serait économique et sage de prolonger plus longuement son séjour. Choyé par ses jeunes nièces, soigné avec une affection anxieuse par sa sœur aînée, pourvu de tendresse et de distractions, il s'avoue dans une situation bien plus favorable à la guérison que dans son logement parisien sans confort. Il sollicite donc de son chef un congé de trois mois, en bonne et due forme, en attendant de prendre toutes dispositions utiles, après avis du médecin de l'Administration. Cela veut dire pourvoir au besoin à un remplaçant. Se faire mettre en disponibilité, Samain n'y peut songer. Il faut vivre, et il y a belle lurette que les poèmes ne constituent pas de rentes à leurs auteurs. Quant à la liquidation d'une pension de retraite, c'est chose qui ne s'accomplit pas sans lenteur.

D'ailleurs, l'administration préfectorale n'est pas une marâtre. Appuyé par M. Wolff, Samain obtient sans difficulté ce qu'il demande. Libre à lui de « tâter » de l'Algérie, comme il dit, ce que les siens voudraient lui persuader. Mais à ces suggestions, il résiste. Passer les mers, s'en aller seul, si loin de tous, non, non!

En Flandre, le printemps tardif naît, fleurit pauvrement et meurt parmi les giboulées et les bourrasques. Le mois de mai surtout est, cette année-là, particulièrement pluvieux, avec des journées et des semaines entières de ciel tout d'une pièce, plus gris, plus bas, plus opprimant encore qu'à l'accoutumée. Cette température hostile ajoute au climat naturellement humide de la vieille ville aux cent canaux comblés qui suinte par tous ses pavés et ses murs. Triste villégiature pour le poète, pareil à un oiseau captif qui bat de l'aile! Il paraît imprudent, d'autre part, de laisser le malade risquer, par vent et froid, un voyage qui le démolit et qui l'opprime. Si bien que Samain se trouve encore à Lille le 1^{er} juin.

Durant ces deux mois, il n'a pu, même emmitouflé, s'aventurer au delà du canal, jusqu'au Bois de la Deûle, tout proche de la rue Jacquemars Gielée où habitent ses hôtes. Pas moyen non plus d'aller rêvasser au calme du Jardin Vauban, le Luxembourg lillois, qui, de l'autre côté de la rue, fait presque vis-à-vis à la maison. Là, des frênes et des saules pleureurs penchent des ombrages légers au bord d'une vaste pelouse au-dessus d'allées tranquilles. Il serait dangereux de s'attarder sur ce banc qui fait face à la grotte artificielle verdie de mousse. A l'endroit même où l'on verra, demain, le mémorial du poète et son médaillon, œuvre de Mme Yvonne Serruys, Samain n'a point mené sa promenade égotante ni évoqué les souvenirs de son adolescence. Bon gré mal gré, obligé de se renclore dans la chambre, il passe ses heures lilloises les pieds au chaud dans des pantoufles devant un peu de houille qui sent la suie. Si encore il pouvait tisonner de belles flammes claires et pétillantes de bûches à la saine odeur de résine!

L'eau cesse-t-elle de gargouiller aux gouttières, il souffle une vilaine bise glacée qui secoue

d'une toux tenace, sous ses lainages, le pauvre phthisique dès qu'il hasarde quelques pas au dehors. Qu'il regarde donc de sa fenêtre les frondaisons du square comme son Infante mélancolique au désert du vieil Escorial! Dans de telles conditions, l'amélioration escomptée ne se produit pas. Malgré les petits plats qu'on lui prodigue pour stimuler sa faim, l'appétit laisse fort à désirer : « Je mange à peine, écrit-il à un ami, de quoi nourrir un oiseau et il faut toujours que je m'appuie sur la viande hachée (6) ». Or, il a dégoût de ce régime. Puis, au vrai, il commence bel et bien à se décourager. Dame! voilà ses moindres projets à vau-l'eau, ses vacances peut-être compromises. M. Bonheur, désolé que l'ami se fasse aussi longtemps attendre, le presse d'arriver. Alors, malgré toutes les raisons que l'on a ensemble de le retenir où il est et de le laisser agir au gré de sa fantaisie, le poète précipite une fois de plus son départ. Par besoin de changer sans doute. Une escale à Paris, puis en route pour Magny-les-Hameaux. Il a l'illusion de croire - ou feint-il? - qu'un mois de plein campagne et de bienfaisant farniente dans l'herbe le remettront tout à fait sur pied.

Hélas! on déchante bientôt. Le ciel de l'Île-de-France semble avoir à tout jamais perdu son frêle azur. Le soleil ne brille que rare et parcimonieux. Moins aigrelet ici qu'en Flandre certes, le vent accourt du fond de la vallée, trop violent pour la poitrine délabrée de Samain. Les longues siestes vautreées à l'épais du gazon ne sont pas possibles. Tout de même le climat agit. L'appétit, après un fléchissement, semble peu à peu revenir et, avec lui, la bonne humeur et comme un regain de sourde vigueur. Oh! qu'on se rassure, plaisante-t-il dans une lettre à l'un de ses collègues; les symptômes ne sont pas inquiétants pour la morale. Ils n'abusent pas le patient sur ses limites et ses possibilités physiques :

Il y a pourtant ici des petites bonnes qui feraient loucher notre sieur D ... Moi, je ne me sens bon qu'à les couronner rosières, en les embrassant sur le front ... hélas! Aussi plus aucune espèce d'idée folichonne ne vient-elle traverser mes longues heures de loisir et je suis aussi innocent que la vache qui fait des tartes dans le pré, à côté de moi (7) ...

A-t-il regret, cygne involontaire, d'autres heures, bien mortes, celles-là, des parties du quatuor du 3^e bureau dans les salons hospitaliers de Mme Louis, à la gerbe d'or, rue Monsieur le Prince?

*Fleurs suspectes, miroirs ténébreux, vices rares,
Certes, tu fréquentas maints songes inquiétants
Et, vin noir décanté dans des coupes bizarres,
Tu bus à larges flots l'artifice excitant (8) ...*

A-t-il regret? Il se peut.

Mais il lui faut bien constater que l'oppression continue sans cesse qui le fait presque râler, non plus d'amour, mais d'étouffement, des qu'aucune brise n'èmeut l'air.

Le 7 juillet, il affirme dans une autre lettre mieux dans le ton de sa qualité d'esprit que la guérison par lui espérée à larges, lentes et sûres étapes ne progresse pas en raison des efforts tentés pour enrayer le mal sournois :

Je suis pourtant, et je voudrais que vous puissiez m'y voir, dans des conditions vraiment parfaites. De ma fenêtre, un horizon de verdure à perte de vue; et, quand je descends, un grand jardin, tout fleuri en ce moment de roses et de lys avec des coins délicieux où je vais m'asseoir pour respirer, la tête à l'ombre, l'air le plus pur et le plus limpide. Je ne saurais rêver de conditions meilleures et pourtant je ne marche pas à pas de géant ... Le docteur qui est venu dimanche me maintient au repos sur toute la ligne. C'est la consigne; j'ai gros à refaire et c'est long. Du côté de la bronchite, je n'ai rien gagné, elle me tient toujours à la gorge avec la même obstination et cela m'ennuie beaucoup, beaucoup. Toujours tousser, cracher nuit et jour, et surtout, surtout, pour un rien, un essoufflement. Il me faut marcher à petits pas et cela me donne à moi-même une sensation si piteuse de faiblesse, de vieillesse,

qu'elle dépasse ce que je pourrais vous en dire (9) ...

C'est pourquoi, encore qu'il n'estime sa jeunesse ni sa vie irrémédiablement condamnées, car il se croit tout bonnement affligé d'un catarrhe récalcitrant, il prend des mesures en vue du renouvellement promis de son congé. Aussi bien, allègue-t-il, « intellectuellement toute dépense un peu sérieuse m'est interdite ». Mais, à le voir si débile, si amaigri, si déchiré jusqu'au tréfonds de l'être, par des quintes de toux de plus en plus fréquentes, pour tous c'est l'appréhension et la grande anxiété.

Dans les attentions de la famille Bonheur, « ces Bonheur, écrira-t-il, dont la délicatesse et la bonté sont au-dessus de tout ce qu'on peut dire », dans les lettres presque quotidiennes de sa sœur, dans les visites répétées de son frère Paul, qui vient de Paris à bicyclette et y retourne de même, dans la sollicitude de ses collègues, il ne voit qu'attachement, ferveur et constante camaraderie. Nullement l'angoisse permanente qui bouleverse son entourage, tourmenté par la menace d'un imminent dénouement.

Lui cependant s'ennuie du bureau, au long de ses journées mornes et stériles. Il s'informe d'un chacun, de Desmaisons qui le supplée et qui a des tracasseries en ce moment, de Panel le Bœrophile qui a prédit le succès de « ces cochons d'Anglais », de Lauvergeat, un nouveau commis, voire d'un garçon de bureau, M. Richez, ancien coiffeur et Lillois d'origine. Il n'est point jusqu'à Mme Jacques, une femme de service, qui ne soit, à l'occasion, prétexte à quelque allusion gauloise. Et il souhaite se retrouver au milieu de son petit monde ordinaire d'employés subalternes. Dans une lettre collective aux commis expéditionnaires, il se voit de retour parmi eux et déjà réchauffé, ragaillardisé dans la jovialité ambiante et la rate dilatée par propos et joyeux devis épicés au gros sel. Il exagère un peu par charité et gratitude.

Dennery, Desmaisons ou Panel à tour de rôle, du consentement de leur chef, font le nécessaire pour envoyer à Samain les mandats de ses appointements et hâter, près de la direction du personnel, la régularisation de ce congé à solde entière qui sera le dernier.

Au début de juillet, le poète explique à ses correspondants qu'il n'est plus chez M. Bonheur. Il a loué, de l'autre côté de l'église, un peu plus loin que la grande demeure amie où il passe ses après-midi sur la terrasse, une petite maison peinte en rose (10), un peu en retrait de la route de Versailles. Un jardinet ombragé de sureaux, de frênes, de seringas et d'ébéniers entoure cet ermitage qui semble fait à souhait pour un rêveur. Devant le courtil s'étale l'infini de la plaine, et l'air salubre du large apporte là les odeurs bucoliques des champs, des parfums d'étables et de bergeries.

Samain n'est point seul d'ailleurs dans son étroit domaine aux plates-bandes débordantes de rosiers et d'œILLETS. Il y a fait venir sa vieille Clémentine, une brave femme aux hanches robustes qui, depuis des années, sous la direction autoritaire de Mme Samain, qu'elle supplée sans maugréer, prend soin du ménage du célibataire. Elle est dévouée au poète comme à un véritable fils, parce que ce maître sans morgue est poli et accommodant. Aussi parce que, dans le temps, il a rendu un fier service au mari de celle-ci, un agent de police impliqué (mon Dieu! la chair est faible!) dans une assez vilaine histoire.

Son homme tiré d'un mauvais pas, la bonne Clémentine, aujourd'hui d'âge canonique et veuve, est demeurée reconnaissante et fidèle. Elle est bien précieuse au malade.

Je suis entre ses mains, écrit-il, comme un enfant de cinq ans. Tous les deux jours, elle me masse, elle me frotte, elle me bouchonne à l'eau de Cologne. Et elle a bon poing (11) ...

Les frictions au gant de cuir de la bénévole infirmière et son absolu dévouement activent le sang appauvri et communiquent une chaleur de bien-être. Mais le soulagement est momentané. La poitrine du patient rend, à chaque épreuve, un son plus caverneux, le dos se voûte et la maigreur qui fait saillir, chaque jour, les os, apitoie la garde-malade. La phtisie sape l'être aux sources. Clémentine sait bien que tout secours humain est vain désormais. Du fond de son cœur de simple, elle prie Dieu qui opère des miracles, et morigène son malade, s'il lui

arrive de céder au pessimisme et à la tentation d'un découragement passager .

- Allons! allons! rudoie-t-elle, bourrue exprès, secouez-vous un peu au lieu de rester là assis tout piteux.

Samain sourit, obéit et se lève. Cependant, le court trajet de la maisonnette rose jusqu'au manoir de M. Bonheur devient, de jour en jour, un voyage plus pénible à entreprendre. La côte à peine sensible qui gravite vers l'église apparaît comme une montée de calvaire. On s'arrête, on s'appuie aux arbres de la route, on tousse, on expectore, chemin faisant, et on arrive en nage.

- Je vais vous conduire, insiste Clémentine qui a compassion. J'irai vous reprendre avant soleil couché.

Mais son Antigone confirme chez Samain l'idée d'une faiblesse qui l'humilie.

Bientôt c'est une paresse à dépasser les haies et le portillon de bois du potager paysan. Enfin le poitrinaire doit se résigner au va-et-vient piétinant entre les allées en croix du jardin du curé. Il avance à pas menus entre les sentes bordées de buis, épuisé avant d'avoir achevé le tour du propriétaire. Et il s'affale sur des chaises que la prévoyante Clémentine omet toujours de rentrer, la distraite! quand elle va coudre ou tricoter dans la verdure.

Le courrier de Lille apporte, à cette époque, une grande joie au poète que Paris néglige maintenant après l'avoir exalté. Une jeune revue régionaliste, *Le Beffroi*, fondée par des débutants aux lettres, prépare à l'illustre aîné les honneurs d'un fascicule spécial avec portrait et fac-similé d'autographe. Pour la première fois, les vers d'*Au Jardin de l'Infante* et d'*Aux flancs du Vase*, et les proses de contes presque ignorés du public, l'homme et l'œuvre enfin, sont l'objet d'études et d'analyses et d'hommages annonciateurs de la gloire. Ah! que Samain est ému de cette sympathie spontanée qui lui vient du pays natal ! Malgré qu'il se sente débilisé par une anémie qui lui rend toute application pénible, il s'empresse de dire sa gratitude à ses admirateurs, dont plusieurs lui sont totalement inconnus. Il écrit à l'un d'eux :

Je ne veux pas tarder à vous envoyer tous mes remerciements pour *Le Beffroi*. C'est tout à fait réussi et je ne pouvais désirer mieux. Il y a la pour moi un hommage affectueux qui, en me rapprochant de mon passé, et en m'en faisant sentir, encore maintenant, les ingrattitudes le rendait encore plus cher à mes yeux ...

Puis, après quelques appréciations sur l'ensemble du numéro, dès le deuxième feuillet de la lettre, la calligraphie élégante et large de l'expéditionnaire artiste devient tremblée et comme sénile; elle accuse des signes brusques et navrants de soudaine dépression. Il dépêche la fin en ces termes :

Je vous demande pardon. Mais vous voyez mon écriture ! Je constate avec stupéfaction que je ne peux plus écrire de mon écriture courante. Qu'est-ce que cela signifie ?... Je suis tout à fait fatigué (12) ...

Elle est datée, cette lettre, de Magny-les-Hameaux, le 14 août 1900. Après ce soir-là, Albert Samain n'a plus écrit. Sur sa table de bois blanc, son petit encrier portatif est resté ouvert, son porte-plume de deux sous est resté appuyé près du couvercle levé, mais le poète n'y a plus touché. Après ce soir-là, il a essayé encore de lire, mais c'était là encore trop pour le cerveau d'arrêter l'attention sur un texte. Samain s'est contenté ensuite de respirer des glaïeuls et des orchidées que l'on prenait soin de renouveler dans un vase de verroterie.

C'est ainsi que nous le livre une dernière photographie prise par M. Raymond Bonheur, le lendemain 15 août. Émouvante image à regarder ! Sur la tapisserie fleuragée de la pièce que décorent deux gravures clouées à même la muraille, devant la cheminée où des roses sont posées au bord d'une coupe, le poète est assis, la main gauche décharnée soutenant le menton osseux. Le visage est tiré, le nez déjà pincé, la moustache tombante. Et les yeux, derrière le lorgnon, les yeux fixés au loin, sont vagues et sans doute vitreux. Samain semble attendre l'inspiration ou, comme il disait, la douce illumination de l'intelligence. Mais peut-être s'étonne-t-il de voir cheminer vers lui, du fond du mystérieux « Au-delà », celle qu'il n'appe-

lait point.

Il s'en est allé, au crépuscule du 18 août, par une heure d'oppression et d'orage, sans révolte, sans acte de foi ni sursaut d'agonie, d'une suprême défaillance comme il l'avait souhaité, à l'instant que, dans le jardin ébloui par la lumière déclinante, l'épanouissement des roses pesantes se penchait pour mourir.

Deux religieuses de Port-Royal, les dernières d'un ordre réprouvé, furent mandées pour ensevelir le poète de la tendresse élégiaque. Un instant, contre la croix rouge de leur robe, elles tinrent presse le cœur passionné qui, après avoir cherché l'amour à travers les amours, avait cessé de battre sans avoir rencontré la femme de son rêve ni s'être exprimé, selon son vœu, dans une œuvre dramatique définitive et triomphante.

LÉON BOCQUET

(1) Lettre du 11 septembre 1898.

(2) M. Albert Mockel a rappelé le fait au lendemain de la mort de Samain. Cf La Réforme de Liège, 9 septembre 1900.

(3) Lettre à Alcide Roman, 7 février 1899.

(4) Lettre du 13 février 1899. Citée par M. Robert Kemp, Ami du Lettré, 1924.

(5) Lettre du 15 septembre 1899.

(6) Lettre à Alcide Roman, mai 1900.

(7) Lettre à M. E. Dennery, 3 juillet 1900.

(8) Au Jardin de l'Infante.

(9) Lettre publiée par M. Robert Kemp, La Liberté, 8 janvier 1923.

(10) C'est sur la façade de cette maison qu'a été apposée, le 7 juin 1925, une plaque en céramique de Sèvres, rappelant que le poète Albert Samain est mort en cet endroit.

(11) Lettre collective aux expéditionnaires, 9 juillet 1900.

(12) Lettre à Léon Bocquet